

André Lejeune

*drôles d'histoires en pays
bonnevalais*



Les illustrations à la fin de chaque histoire sont de l'auteur.

Le dessin de l'abbaye vers l'année 1660 provient du livre « l'histoire abrégée de l'abbaye de saint-Florentin » cité dans la préface.

En couverture la photo de l'entrée de l'abbaye en octobre 2015. Photo de l'auteur.

Sommaire

Préface

Erreur tragique

Noyé debout

L'abbé n'aimait pas la musique

Le fruit de la vigne

Au bord de la Conie

François Bruneau

Le jeteux de sorts

Noël des bergers

Des enfants bien portant s

Une petite commune

Préface

La vie, au cours des siècles, s'est toujours faite de beaucoup d'évènements joyeux ou tristes.

Lors du IXème siècle, l'empereur Charles, avec le chevalier Foulques, a construit à Bonneval un monastère sous l'égide des saints de l'ordre de Saint Benoit. Cet établissement a été souvent le centre des activités, en plus du commerce, de la cité bonnevalaise. Des choses étranges s'y sont déroulées.

Dans la campagne beauceronne qui entoure la ville, les petites gens vivent souvent en suivant les conseils de leur curé et en respectant les nombreuses croyances tant religieuses que profanes.

Guérisseurs, jeteurs de sorts, braconniers, musiciens, moines défroqués, ivrognes... Vous rencontrerez ces personnages au cours des mes histoires.

Ne croyez pas trouver dans mes récits la précision d'un livre d'histoire, je ne suis que conteur.

Toutefois je me suis inspiré pour partie de l'œuvre du docteur Bigot édité en 1876 : histoire abrégée de l'abbaye de Saint-Florentin de Bonneval. Cet ouvrage de plus de 400 pages a été publié sous les auspices de la société dunoise d'archéologie, d'histoire de science et d'art.

J'ai aussi été inspiré par le « Folk'Lore de la Beauce et du Perche » de Félix Chapiseau paru au début du XXème siècle qui recense les croyances et pratiques religieuses ou payennes dans les campagnes ou dans les villes de notre région.



L'abbaye vers les années 1660

Erreur tragique

Louis de la Vergne Monteynard dit Louis de Tressan, premier du nom, était abbé de l'abbaye en ce début du XVIIIème siècle.

A cette époque, un triste sire nommé Garançon sévit par les chemins.

Ce lundi, vers les six heures du soir, Garançon erre sur le chemin entre Dangeau et Eguilly. Il s'arrête le long d'un roncier, il cueille deux trois mûres puis s'assoit. Il observe le retour des charretiers sur le chemin au loin. Certains reviennent à la ferme de Passeloup. Trois charrettes de gerbes entrent dans la cour les unes derrière les autres. Ils sont encore en moisson et il y a certainement beaucoup de monde dans la ferme et de nombreux journaliers doivent y dormir. Garançon continue son chemin. Il traverse Eguilly alors que le soleil se rapproche de l'horizon en prenant une couleur orangée. Quelques nuages sont apparus. Garançon fouille dans son bisac et trouve une tranche de pain et un morceau de cochon. Il y a trois jours que le charcutier de Brou lui a donné. Sa gourde contient encore une bonne rasade de cidre. Rassuré de faire un petit repas, il décide d'entrer dans le bois de Coupigny. Il erre quelques moments sous la futaie. En moins de cinq minutes, il s'est trouvé un abri pour la nuit. Il retire les quelques branches cassées, se prépare un coussin de mousse et étale par terre le long manteau qu'il a sorti du bisac en même temps que son quignon de pain. Il dormira une fois de plus à la belle étoile sous les ramures cette fois d'un merisier.

Le soleil réussit à percer les branches et les feuilles, il vient caresser la joue de Garançon qui ouvre l'œil et s'étire les bras. Son ventre réclame à manger. Il n'y a rien ce matin sauf un maigre morceau du quignon de pain qui reste d'hier soir. Il se lève, roule son manteau, met un peu d'ordre dans ses vêtements et de son pas nonchalant repart vers les premières maisons de Coupigny. Il n'est jamais venu dans ce petit village. Il entre dans la cour de la première ferme qu'il voit, il fait trois pas et s'arrête : les chiens au bout de leur laisse préviennent fort de son arrivée comme à chaque fois que c'est un inconnu qui franchi la limite du portail. La patronne sort la tête à la porte de la cuisine et demande à Garançon ce qu'il veut. En homme rusé qui cherche toujours à mieux connaître une maison qu'il n'a jamais visitée, il ne demande qu'un peu à manger évoquant une longue marche vers les bords de la Loire où il doit aller faire les vendanges. Son stratagème fonctionne et la fermière l'invite à venir jusqu'à la porte de la cuisine. Il s'approche et s'appuie sur le battant du bas qui est resté fermé. La fermière lui coupe une tranche de pain, sort une terrine et en tranche un morceau de pâté. Elle demande à Garançon s'il a une gourde. Pour seule réponse, il tend le bras et la fermière lui prend sa gourde qu'elle remplit de cidre avec le pichet qui était sur la table. Garançon a observé l'intérieur de la cuisine. Il a l'habitude de se rendre compte des richesses des gens rien qu'en observant leur cuisine et les casseroles accrochées au mur. Il a vu qu'ici il y avait du cuivre au mur et sans doute une bourse bien ronde quelque part. Il se retourne pour dire au revoir et remercier la patronne de son geste. Ses yeux ont enregistré la disposition des bâtiments et la longueur de la chaîne des chiens. Il sait qu'il reviendra un prochain jour.

Garançon reprend sa marche et arrive au petit étang du bois de Saint Denis. Il s'approche au bord de l'eau, se baisse et trempe la main dedans. La température est douce, il

décide de s'y baigner. En deux minutes il est nu et descend lentement dans l'eau. Quelques pas pour s'éloigner de la rive et l'eau lui arrive à la taille. Il se frotte tout le corps. Il ressort et reste nu à se laisser sécher par le soleil déjà haut dans le ciel. Il se rhabille et reprend son chemin. A midi Garançon traverse Heurtemalle et arrive au grand Cormier. Deux chiens aboient à son passage. Une porte s'ouvre et une voix d'homme demande aux chiens de se taire. Il continue son chemin. Avant la Hutte, il se repose en terminant de manger le pain qu'il lui reste. Ses provisions sont réduites à rien. Garançon marche jusqu'aux trois-quatre maisons du hameau et voit deux fenêtres et la porte ouvertes à la première. Il pousse le petit vantail du portail en bois et s'avance sans un bruit. Pas de chien, les poules dans la basse-cour continuent à picorer, d'un coup d'œil en tournant la tête Garançon voit qu'il n'y a personne aux alentours. Il entre dans la maison. Personne dans la cuisine. Deux assiettes sont restées sur la table. Il va à l'armoire et ouvre les portes. Il attrape des bocaux de pâté et de confitures, une bouteille dont il sent la bonne odeur de goutte. Il ouvre le tiroir de la table et fait main basse sur des couverts qui semblent en argent. Sans demander son reste, il ressort et tranquillement reprend son chemin. Il dormira ce soir dans le bois de Montharville.

Il y a trois ans que Garançon vit de ces larcins dans la région. La prévôté a reçu déjà des plaintes de nombreuses petites gens de la campagne qui se trouvent dévalisées. Aperçu plusieurs fois par des charretiers ou des fermières, il est connu presque partout, pourtant la fermière de Coupigny qui lui avait donné à manger ne l'a jamais rencontré. Garançon y est revenu trois semaines plus tard mais sans demander à manger. Cette fois-ci, il menace d'un grand couteau la fermière qui n'a pas crié paralysée par la peur. Il fouille le lit dans l'alcôve et y trouve ce qu'il veut : une bourse en cuir qui contient quelques écus, il vide aussi